

17

Les aurores du mois d'esfande ont retiré le masque et le rideau du visage des arbres et du vent et des toits éparpillés, restés dans le soir des vendredis et dans la brume des miroirs.

Nous deux avons de nouveau réappris la science de lire – les inondations des ruisseaux – le comportement du vent par rapport aux arbres – à affronter le froid – à trouver les dextérités oubliées –

Nous nous tenons debout dans le corridor de l'hiver – Nous avons de l'amour – Le cœur fut témoin que nous n'étions pas si maladroits pour aimer – Des yeux noirs – Les cheveux bruns – Le nom estival – Semblable à l'hiver – Un chemin vers la compréhension – Nous nous sommes éloignés du soupçon du nuage – Chaque matin ton nom fut vaste.

Tu as su que je n'habite pas à coté du fleuve qui a des bateaux mouillés.

Sur le quai il y a des dépôts où les aventures sont marchandise. Dans les chambres avoisinantes du port les hommes insistent pour sortir – Je suis sûr si nous les appelons – les invitons à dîner – Ils ne vont pas y répondre – Ils savent que toi et moi nous sommes nombreux – Il n'y aura pas assez de nourriture. Nous avons vu le reste du repas chez les autres à table. A notre table peut-être que tu pourrais rappeler l'autre nom du monde.

18

Comment faut-il rester sur la terre et la fixer du regard – voir les gainiers empourprés – confirmer la dextérité des hommes à boire les eaux matinales – En voyant une branche de gainier dans le vent oublier les cérémonies humaines de la tombée de la pluie.

Nous sommes hors des chambres – Nous ne nous serons plus désormais perdus dans les prétextes diurnes – Nous nous sommes accordés à oublier le lendemain au moment de revenir des rues pluvieuses à la maison – à réserver la doléance pour la fin de la journée – à contempler les palmiers seulement sur des photos. Qu'à la fin de chaque année nous déclarions inconnues les plaies. Laissons toujours allumées les lampes dans la pluie. Répétons les paons cassés dans le froid par les couleurs vertes que nous avons à la maison – Soyons silencieux quand nous écoutons le rêve des persévérants – Perdons les livres pleins de fautes dans le brouillard – Cherchons au soleil les livres vidés de fautes portons les mains des amoureux durant toute la semaine – Amenons-les au vendredi reconnaissons dans les cheveux et les yeux des gens l'événement agréable des villes – Dans le sixième jour de la semaine appelons le samedi – Ne laissons aucun assoiffé seul dans la pluie – Amenons-le à la maison. Supprimons du dictionnaire le mot assoiffé.

Quand trois jours de notre vie seront écoulés apportons des toits aux chambres les draps blancs. Aux vendredis par les pas circonspects allons à coté des murs blancs – Songeons aux chambres, maisons, vieux figuiers, jeunes branches de cerisier. Du parfum des draps devinons le rêve des gens. Ecrivons la première strophe des vers de Hafez – Déclarons que nous avons chez nous la prévision du rêve – Au bout des impasses reconnaissons la dernière strophe des vers.

Amenons la bague restée dans le sommeil au réveil polissons-la par nos souffles, soignons-la – Faisons de la mer, toujours échue dans l'eau, sur les draps blancs une broderie de mer.

Réveillons-nous un matin pour dire bonjour à la race humaine au moment de prendre son petit déjeuner.

Aux années bissextiles une gorgée de mer ton toast

Silence soit mon lot, moi qui ai un ancien nom.

de l'hiver avec l'attente et le refus tu astiquais la loi intrépide de l'amour – Soleil et plante n'étaient pas en retard – J'avais chez moi des fruits – Je t'imaginai chez moi – A coté du feu les mots alambiqués se fondraient dans le devoir de l'enfant – Dommage que l'oiseau a fui l'hiver – Je suis avec toi – La métaphore n'est pas de moi.

Les écailles de l'hiver se perdent dans tes yeux angoissés – Cœur nu j'ai couru dans la rue – J'ai adressé la confiance aux arbres – C'était dans ce trouble que j'ai abandonné les fruits dans un panier que je ne connaissais pas – Une monnaie s'est perdue dans la brume – Les invités sont arrivés de la brume – Les jours étaient tellement dépouillés du don qu'ils devenaient identiques à l'attente – Sang froid nous ne serons pas morts – La pluie est égarée dans les veines de l'homme – l'arôme d'acacia quand tu n'es pas dans la rue est l'adversité – Dans tes jours cachés il faut allumer – je ne mérite pas l'extinction – Moi dans le vent je n'ai pris comme trophée que quelques oranges – La brume lourde matinale me détourne de mon intelligence simple – Je perds la branche.

Le miroir c'est à toi – J'ai apporté dans la pluie le Coran.

15

Au matin il y eut la neige – Les collines n'en gardent aucune allusion – Je ne cache pas la neige, ce n'est pas nécessaire – Le printemps devient enfin –

La solitude est pour moi une prévision depuis des années – Je suis seul dans cette chambre.

Les neiges se fondent depuis les murs blancs – Le mur blanc c'est la générosité de ta maison qui se feuillette dans la brume et dans la couleur verte – Dernier chapitre c'est l'hiver –

Les branches du grenadier dans le vent tombé en désuétude mais je suis devenu silencieux – Jamais par l'amour je n'ai pas vu le ciel dans la cendre.

Jusqu'à accéder à tes yeux je ne considérais pas les nuages usés comme antiquités.

C'était ma crédulité de prendre le bruit des feuilles pour l'arrivée du printemps – Si vous voulez je l'avoue – J'avoue: j'ai une manie simple qu'au moment d'entrer dans la chambre il faut que j'allume de ma propre main la lampe de la chambre – J'avoue : au moment d'entrer dans la chambre mon front devient d'abord doux – et enfin l'arc-en-ciel sur mon front – J'étais pâle –

Les fenêtres ouvertes – dans cet hiver long – Je le sais – Ton nom n'est pas hivernal – Les yeux sont noirs. Tu as une chemise blanche sur toi.

16

De l'aube à cette neige élue de l'hiver qui fut cassé dans l'arôme des jasmins le vent du nord a soufflé – la course morose du nuage ne fut plus sur le toit – Dès ton arrivée le rêve de chaleur et de froidure sans précédent est devenu décrépit – Ma vie s'est ajournée – La promesse de demeurer sur la terre commença à rayonner sur ma chair.

Par le rêve de tes yeux les cendres m'ont enfin compris.

Je disais: Oublions donc le chagrin de ne pas manger la grenade durant toutes ces années écoulées.

Mon âge ne fut plus vingt – Je cachais mon âge aux voisins – A l'ensorcellement du monde mon visage dépéri et perdu – Les neiges dans la hâte du printemps se fondaient – La pluie me soufflait le visage – La pluie printanière de cette année-là a lavé les visages. Les voisins dans la pluie furent stupéfaits de mon visage.

Dans le vent automnal avec un panier de grenades tu étais chez nous l'hôte – Cette année-ci nos voisins ne se souviennent pas encore de ton visage – Jusqu'à ce matin ton panier de grenades est sur les vieilles branches des grenadiers.

Dans le cadre d'une fenêtre embrumée – au sud de notre maison qui est cachée par les branches de vieux figuiers tu portes sur ton visage un sourire.

13

Il pleut – Sur ma tête un chapeau noir – Incapable de concevoir le chagrin – Dans la pluie je ne suis plus égaré – Les lumières de la lampe fondues et coulantes – Je jette à la mer le son du santur que tu aimes – Une gorgée d'eau je prends de la mer – Je la bois – Dans ma chambre les algues éparpillées et insomniaques.

Les hommes dans leur contrée amènent à la mer par des bateaux secs à la tombée de la nuit le son du santur que tu aimes.

Dans la pluie pas de conversation – Une gorgée d'eau est restée dans un verre verdâtre sous la pluie – Une gorgée te soit légère – Une gorgée de délai pour mon regard fixant le feu.

Il pleut – C'est dû au crédit de la souffrance que les arbres n'ont pas relâché dans la pluie la dernière feuille.

Durant notre vie la feuille demeure sur la branche.

L'odeur de la pluie de Chiraz en ruine – Tu n'es pas dans la pluie – Le ciel fragile sur ma tête un chapeau noir – A ta recherche dans la nuit je fermai les yeux veiller c'est la souffrance – Il pleut encore.

14

Sans préparation aimer dans les jours où le ciel est couvert de nuages c'est la précipitation. Prononcer ton nom dans les jours nuageux c'est la témérité – Chaque jour au soir je regardai le passage des jours par trois fenêtres. Aucun nuage n'est caché – La montagne est neigeuse dans ton absence. Un jour au soir – regard fixe – les vents précipités – derrière la fenêtre – nous étions invités – moi non, toi étais invitée – Dans la rumeur des convives t'aimer demander du courage – Nous sommes encore à mille lieues des iris – Chaque gorgée de pluie qui met à nu la vérité de la chair se remue comme le feu pour incendier dans la pluie ma maison – Du feu de ta maison aux iris il y a mille lieues – L'arôme d'iris se perd dans les maisons. Si je dis que les jours sont aisés, je serais dépossédé de la vie – Pendant les journées aisées tu avais mis les oranges loin des iris dans l'assiette – loin des iris c'est la souffrance – Je ne fus pas seul en hiver – Les pardonnables ne furent pas en ruine – Je me suis approché délicatement des oranges – Il ne fut pas dû à la fatigue que je me rendais au silence – La volonté fut bien astiquée – Tes vastes mots se détachant de la mémoire se versaient dans la mer – Par une feuille restée dans la pluie hivernale j'ai vu l'innocence de l'homme sur la terre – Durant tout l'hiver je fus débiteur de tes yeux – Dans la rouille

9

Je suis sûr que malgré le besoin que nous avons tous de jasmin et de pluie restée de la veille dans le verre il faut quitter le rivage du jour – Il faut sensiblement demander aux amoureux l'heure où les iris se fanent et le jour se chauffe – Il faut dire aux gens que voir les iris fanés sur le chemin dont nous sommes venus est plus épouvantable que la mort.

Ils ont longtemps allumé la lanterne dans le vent – Tous les livres ont été dans le vent feuilletés et brûlés.

Les tournesols dans la suite de ta parole ont quitté le champ et se sont perdus dans la cendre des livres.

10

Pardonne pour faciliter la révérence de la réponse des terriens qui perdent l'âme dans l'étonnement – Soyons tant aimables de ne pas diviser les vies en jours et nuits ni calculer une vie par une autre, que cela est le début de la désolation. Je lève des boucliers pour que je meure dans la fragilité de l'herbe dans tes vêtements –

Cœur déficient avertit de la délivrance de l'eau et du chagrin.

11

Sous le ciel – dans la vue des branches – seuls brillent sous la pluie deux trois bourgeons une narration du printemps – Je dois prendre connaissance du sens de cette pierre dure qui est à ma maison éboulement.

Quiconque n'est pas aimable avec toi veut l'univers en ruine – Je sais que la fin de tous les aliénés est de fixer l'eau courante, et alors comment je te demande l'oubli – Ma parole est une volonté exigeante qui sous la pluie cherche interlocuteur – Je dérobe à tous les hommes les prunelles qui s'appellent les yeux – Ce n'est pas une nuit affligeante vivons.

12

Dans ton absence – la pluie à la hâte oubliait les nuits restées dans le verre de l'an et se suspendait sur les feuilles du mûrier. J'avais soif – et vingt ans – A mes deux cotés dans le vent les musiciens aveugles bradaient les instruments pour peigner les cheveux dans le grand miroir resté dans le vent.

– Jusqu'à l'autre année il y avait encore trois cent soixante cinq jours –

Depuis le matin les nouvelles s'effaçaient dans les journaux – Les voyageurs disaient que tu es encore sur le chemin – Les grenadiers venaient de terminer leur ornement de feuilles. Sur les épigraphes antiques on pouvait lire que dans le vent tu arriverais avec un panier de grenades à ma maison.

deux trois pas par une paire de chaussures banales dans cette merveille qui s'appelle la neige – Près des champs sous la pluie ton nom est une loi pour que le fruit et l'arbre demeurent chauds – La terre n'est pas étendue aussi bien que toi dans les possibles – Je sais qu'au soir – la lumière vient de ton allumette et la terre chaque matin attend l'arrivée du soleil.

Une nuit sans fumée – embrumée – je me suis tenu debout en face d'une branche, la terre m'a cru – Ce sera de toi le retard si la branche ne fleurit pas – Nous doutons d'arriver saufs à la maison.

6

Sept jours surannés de l'âge de la terre – du mien – du tien – s'en allèrent et devinrent livides – Dans la chair et en face de moi il n'y a plus d'antagoniste – Mes songes nocturnes dans le phosphore de ton éloquence diurne luisent et meurent.

Par ton atermolement calme et ta certitude je perdais dans ma nature diurne la dénégation la tergiversation expériences communes à nous tous –

Dans l'obscurité je suis arrivé à la maison – Depuis la fenêtre la nuit n'est pas dans la maison – Chaque jour peu expérimenté en espoir je disais: c'est dans le printemps que la route prend fin l'ombre des peupliers blancs rallonge le jour sur la route – A ce moment là nous verrons que nous avons vieilli dans une autre diversité – Je m'attends à l'air dénudé, que les rues deviennent impasses – du sol des chambres s'élèvent des girandoles de joie et de questions et déversent les toits sur la plaine inséparable de la plante.

Tout le temps dans ces chambres perdues il y a des gens qui suspicieusement dans les eaux déplaisantes aiment jusqu'à sacrifier leur âme le jour – Le ciel n'est plus spécial – Il est ciel le ciel bleu est le prix des âmes – Regardons – pour que le ciel apparaisse de nouveau devienne bleu – C'est dans la soumission à l'effroi que je veux le ciel bleu et toi – Je le sais c'est désinvolte – Ma désinvolture n'est pas un signe de suspicion – Le soupçon est soupçon du nuage – Je sais que dans ma parole il n'y a pas d'éloquence – Mais à la fin il y aura la pluie.

7

Sous le ciel mille âmes exaltées et éteintes dans l'extinction de la chandelle implorant le soleil. Moi seul dans ce désert je t'apporte du feu – Le froid ne suffira pas à la fin de notre vie – La chaleur est notre gardien – L'été nous est encore loin – Ma pensée ne domine pas encore le nuage – Elle est au service de la pluie et du jour.

Encore une fois je résume l'univers dans la plaie des amoureux et je le domine je suis debout – Je regarde – La mémoire n'a pas l'espoir que dans la pluie je ne perde pas le chemin de ta maison.

8

Mes ennemis ne vous rendez pas à la mort – Approchez-vous de moi – je vous révélerai le nom qui est un vaste secret de mon amitié démesurée pour vous que vous ignorez – Nous ne sommes pas ennemis – Nous sommes de prudents amis depuis tant d'années sur la terre obscure – Mes ennemis je vous promets d'être sans mots devant vous durant toute la semaine – que dans ce mercredi désert j'aïlle sans défense à la solitude – Mes ennemis je suis dans ce mercredi désert à la maison – J'aime, cœur déficient avertit de la délivrance du tournesol et du pétunia et du chagrin.

On ne partait pas en voyage
Dans le ciel de plomb, tu lisais la dernière ligne de la route –
Illisible dans la brume
Sur tes pommettes – les pupilles par malheur continuèrent dans le coquelicot pâle
et diminuèrent dans la soudaineté de la terre
Ce fut le coquelicot qui de la pâleur tremblait dans le froid
Toi seule le savais.

3

De derrière des vitres on voit peu le ciel – dans l'air nu de derrière des vitres transparentes de ton toujours sourire taciturne – encore je me souviens – tous les jours à la fin de la journée de ce bateau échoué dans la boue j'emmène à la maison ton sourire prévisions restantes de l'âge d'homme. Ton sourire de derrière les vitres embrumées –

révèle à l'homme l'aloï de son être et son séjour sur la terre – Durant tous les sept jours les fenêtres sentaient l'humidité – Après la noyade de chaque branche dans le vent il y eut le son de la pluie – Toi et moi nous ne voyions pas la pluie – Le calendrier mural insiste beaucoup qu'il faut seulement écouter la pluie – De la moquerie et du murmure mesquin du calendrier qui veut encadrer dans oubli et soupçon la pluie – l'arbre – l'enfant et le temps – j'ai peur. Les autres soumis au destin confient les cheveux au vent qui les peigne – Nous ne sommes pas des aveugles millénaires, délaissés dans le destin – Nous ne sommes pas non plus des autres – Nous ne sommes que deux corps – Toi et moi de derrière les vitres transparentes nous regardons le calendrier se feuilleter dans le vent.

4

Depuis la fin de ma maison qui n'est pas semblable au monde – la langue bégaye et la route est abondante en cœur et en facilité de la mort. Dans la pluie personne n'est d'humeur à allumer une lampe – Toi me proposais toujours même dans la lumière des allumettes – Il ne t'en souvient pas – Moi dans la pluie j'allumais une allumette et pleurais pour cette clarté limitée – Sur l'arche de cette semaine j'ai appris que seulement dans ces clartés limitées – dans la vie téméraire des allumettes on peut aimer, que durant les nuits troublées il ne faut pas gaspiller tes yeux – et les emporter, qu'il est possible même en gaspillant les jours entiers dans la tristesse avec une seule allumette et des yeux dont tu as fait don de perdre toute la vérité de cette terre poissée d'effroi et de toux – Il est possible au milieu de la brûlante cendre abondante, restée dans les impasses dédaignant de répondre à n'importe quelle question, de se voiler de la nudité – sur l'arche des jours fortuits du soleil de pendre la chemise. Vêtu du spleen aller contempler le train plein de fruits et de récits de jour et nuit selon les hommes.

5

Tout le toit de ces logis couvert de paresseux espoirs est loin du voyage à la mer – Il faut apprendre aux maîtres de ces logis la nudité des fruits durant l'automne – Pour le moment les maîtres de ces logis ne connaissent pas le bonheur suspendu et inconnu sur le toit – Eux – ne savent plus que ce pot de géranium à côté du mur est une lampe éteinte qui n'a besoin que de la flamme d'une allumette – Sur cette terre fortuite l'espoir et l'amour sont encore la soie du vêtement que tu mettais les matins. Tout de la soie et de l'espoir n'est pas encore contagieux – Seuls avec une vie inachevée nous accélérons seulement

PREMIER CHAPITRE

LE PRONOM DE TOI

1

Le meilleur voisin qui connaît ton nom et qui dans le froid met le repas chaud au bas de la porte de ta maison – c'est une erreur de ta part de voir dans ce voisin-là l'âme cachée de tes jours.

Petit à petit je deviens étourdi des tours du nuage – je deviens capable dans le nuage et le brouillard de concevoir tes doigts comme haletants bivouacs derniers.

Une plante encore verte, patiente et résistante, cache
Dans la verdure de sa longueur le printemps

Mes yeux sont seuls deux cœurs qui cependant dans mon effroi violentent.
Des vitres embrumées perdues – dans des segments blancs de nuage je me perds.
Tes yeux ne sont pas dans la précipitation de mon âge, à la fin je veux la félicité.
De temps en temps les herbes alentour de ma maison vont à la vieillesse –
Je conçois la nécessité de te dire que je t'aime.
Rassuré du noir de tes yeux – éperdu – c'est à ce moment que je vais vers la hardiesse

C'est le matin.

2

Comment était-il que toi et moi nous ne pouvions pas amarrer les ombres d'arbres et le ciel de plomb du mercredi et la route.

Assoiffée du ciel de plomb –
Ta présence sous le ciel de plomb justifiait la terre pour le bonheur et pour aimer.
Hier quelqu'un à pied ce fut moi qui accrochai à toi la stature du soir
D'une année à l'autre c'est seulement la tyrannie du feu et de toi deux yeux – de toi une bouche –
Aux bords du soleil – dans les étincelles de la promesse – dans la différence du miel et de l'équité,
toi, l'équitable, te tiens toujours debout dans la vigilance du vent.

French

Ahmad-Rezâ Ahmadi

**MILLE MARCHES
DEMEURENT
JUSQU'À LA MER**